

*Ma place parmi vous*

une nouvelle de Catherine Leblanc  
pour les 14-17 ans

à illustrer

Vous êtes graphiste, photographe, illustrateur ?

Vous souhaitez illustrer ce texte ?

Vous avez carte blanche pour concevoir cette illustration (nombre d'images, technique et mise en page). L'illustration peut ne comporter qu'une image. Le format sera le format actuel : à la française, pages en vis-à-vis de 150 x 200 mm sans les marges (à 10 mm).

page simple sans marge : 150x200 mm

page-double sans marge : 300x200 mm

espace page simple à l'intérieur des marges : 130x180 mm

espace page double à l'intérieur des marges : 280x180 mm

Pour l'illustration, vous pouvez choisir de rester à l'intérieur des marges ou non.

- Adressez une image complètement aboutie en format jpg et une description de votre projet global à [edition.majuscrit@orange.fr](mailto:edition.majuscrit@orange.fr)
- Si votre projet est retenu, l'illustration de la nouvelle vous sera réservée. Vous aurez alors deux mois pour réaliser la fin du projet.

France Inter.2006. Autriche.

Ma place parmi vous

Je n'ai pas pu venir, je suis désolée. J'avais accepté, je sais, l'idée de parler, seule avec vous, mais je me suis rendue compte que, de toute façon, les journalistes seraient tous là, à la sortie.

Je ne supporte pas les flashes, ils me brûlent les yeux. J'ai peur des photos, du bruit, de la foule. Je préfère écrire. Là, je peux lentement tirer les mots du silence. Je commence une phrase, je la corrige. Je prends le temps, je cherche les mots. Quand je parle, mes phrases se bloquent. J'ai peu de temps, peu d'espace, les autres me regardent, ils sont trop près, comme des fauves prêts à bondir.

Avec lui, je ne pouvais pas échapper au rendez-vous.

Les faits, tout le monde les connaît. J'ai été enlevée quand j'avais dix ans, je me suis échappée à 18, mon ravisseur s'est suicidé.

J'allais à l'école. Je m'étais disputée avec ma mère avant de partir mais je me suis sentie mieux en marchant. J'ai aperçu un homme sur le trottoir et j'ai eu peur, sans savoir pourquoi. J'ai hésité à traverser, je me suis dit que j'étais bête de me laisser impressionner et j'ai voulu passer vite devant l'homme. Il m'a attrapé et jetée dans son camion.

Au début, j'ai cru que c'était de ma faute, le ciel se vengeait à cause de la dispute avec ma mère.

Il n'y avait pas de fenêtre. L'homme roulait brusquement, je me cognais contre la tôle. J'allais mourir, je l'ai compris.

Il m'a dit que ça ne servait à rien de crier, que personne ne pourrait m'aider. On a roulé très longtemps. On a fini par s'arrêter. Il m'a emportée dans une couverture, il m'a enfermée dans le noir.

Il faudrait tout refaire, que je ne marche pas dans cette rue, ce jour-là, que

j'écoute l'intuition qui me disait de traverser la route. J'avais senti le danger. Il faudrait tout refaire... Non, ça ne sert à rien de me dire ça, ça ne peut plus être autrement.

Au début, j'étais dans le noir. Je sentais les meubles, le lavabo, un pas, deux pas, trois pas.

Ensuite, il a laissé la lumière, toujours la même. La nuit, le jour.

Lui quand il arrivait, je ne savais jamais comment il serait. Tout ça, je ne veux plus en parler.

J'ai réussi à m'enfuir. J'y pensais tout le temps et c'est arrivé, enfin, presque par surprise.

Quand il était dans la maison il me laissait parfois sortir de la cachette pour que je fasse le ménage. Il me surveillait. Je passais l'aspirateur dans sa voiture. Il s'est un peu éloigné, il n'aimait pas le bruit, comme moi. Il m'entendait, il savait que j'étais là, que je travaillais pour lui, il était rassuré. Il a passé un coup de fil. J'ai laissé l'aspirateur allumé, je l'ai posé et je me suis sauvée.

Je savais qu'il en mourrait.

Les premiers temps, j'étais en deuil de lui, ça vous étonne ? Pendant huit ans, il a été toute ma vie. Il était le seul être humain à me parler, à me donner à manger, à se soucier de mon sort. Il a fallu que je sois prête pour pouvoir le quitter, prête à ce qu'il meure.

Voilà, j'ai tout dit.

Vous avez filmé ma pièce, mais pourquoi ? Je vivais là. On ne peut pas tout me voler.

Vous me plaignez, ça ne m'intéresse pas. Vous n'auriez peut-être pas survécu, vous.

Je ne suis pas une victime anéantie, non, je le dominais d'une certaine ma-

nière. Il avait besoin de moi, il voulait me commander mais il m'était plus fidèle qu'un chien.

J'avais peur qu'il ait un accident, qu'il ne revienne pas et que je meure de faim.

Oui, c'est paradoxal, j'avais peur qu'il ne revienne pas. Et que je reste enterrée vivante. C'était la plus grande peur

L'autre, c'était la solitude.

Des jours sans parler, des jours sans sortir, sans télé, sauf quelques programmes qu'il choisissait, pas de musique, quelques livres, j'apprenais des phrases par cœur.

Je ne pouvais compter sur personne. Tout le monde avait disparu.

On peut survivre quand tout s'éteint. C'est incroyable, mais on peut survivre.

Tout le monde avait disparu. Il restait seulement moi. Moi et lui. Je passais mon temps à le guetter, à l'observer.

Quand j'attendais seule, j'observais mon cœur. Il était terrifié.

Mes parents m'avaient abandonnée, trahie. Je leur en voulais de trop de choses.

Les psys veulent que je raconte, eux aussi. Parler, parler comme on ferait une vidange, jeter ce qui est sale, douloureux, repartir à zéro, désolé, ça ne marche pas.

Jour après jour, il m'a séparée de ma famille, il m'a expliqué comment mes parents me faisaient du mal. Lui était, paraît-il, celui qui me faisait du bien. Il savait parler.

Vous comprendrez que je me méfie.

Le monde est bruyant, agité, effrayant. Là où j'étais, c'était tous les jours pareils, ménage, attente, ménage. Discussions et le reste.

Les gens sentent trop fort. L'essence pue. Toutes les odeurs me donnent mal

au cœur. Les cris me détruisent la tête.

Je vivais dans un bunker insonorisé.

C'était un pauvre type, je le sais maintenant, même si pendant un moment j'ai cru qu'il était intelligent. Il avait tout préparé, il avait réussi son coup, il me décrivait le monde, il faisait de grands discours, il voulait me protéger, disait-il. J'ai été plus intelligente que lui, je l'ai percé à jour. Je lui ai laissé croire qu'il avait gagné.

L'enfance, ça vous quitte. La mienne m'a quittée le jour de mon enlèvement. Après, c'était fini.

Je n'étais plus une enfant, j'étais un chat sauvage, une affamée, une prisonnière.

J'ai grandi sans ma mère. Sans sœur, sans amie. J'ai grandi sans rien savoir. Il fallait tout trouver en moi-même.

Et en lui.

Au début, je suis morte. Et puis, j'ai continué à vivre. C'est seulement quand je dois me montrer que je m'aperçois que je suis encore morte.

Il m'a répété que j'étais enterrée là parce que mes parents l'avaient voulu.

J'ai su depuis, que c'est aussi ce qu'on disait à la télé, dans les journaux. On trouvait que ma mère ne pleurait pas assez. On voulait en voir plus, plus de larmes, plus de malheur. On l'a accusée m'avoir tuée.

Vous vous rendez compte ? On l'a accusée de m'avoir tuée.

Parce qu'elle ne pleurait pas comme on voulait.

Mon père l'a cru aussi, que c'était de sa faute, que c'était elle, la responsable. Ils se sont déchirés. On a tout mis sur la place publique, leurs disputes, leur divorce et ça continue. On nous harcèle, on nous juge, on nous calomnie.

Vous, vous essayez de me parler doucement, de me respecter, mais vous êtes comme lui, vous voulez que je vous appartienne. Si je vous écris, c'est pour remettre un peu d'ombre.

J'écoutais le bruit du ventilateur, pendant des heures.

Comment savoir si le jour avance, si le monde existe encore dehors ? Une montre peut mentir. La vie s'était peut-être arrêtée sur terre, sans que je le sache.

J'étais oubliée de tous, tellement. Je pensais même que si j'arrivais à m'enfuir, personne ne m'aiderait.

C'est ce qui s'est passé d'ailleurs, quand j'ai couru, égarée, dans la rue. Les gens ont cru que j'étais folle.

Je l'ai quitté mais l'angoisse est restée. Je ne peux pas sortir seule. Il faut que quelqu'un m'accompagne. Je sursaute au moindre bruit. Un brusque visage, quelqu'un qui se retourne, qui me regarde, ça me panique. Je sais pourtant que personne ne me menace, mais je n'arrive pas à me calmer.

Non, je ne plane pas sur un nuage, maintenant que je suis délivrée. Tous les jours, reviennent le tremblement intérieur, l'écrasement, la malédiction.

Je ne sais pas ce que les autres me veulent, lui, je savais.

J'étais sa reine mais il voulait me briser.

Dans la rue, je suis perdue.

J'étais sa vie.

J'étais sa chose. Il voulait me réduire, me piétiner, me blesser. Si je devenais une personne, il se sentait menacé. C'est là qu'il était dangereux.

Je fais encore attention à ne pas trop me manifester.

Il reste l'angoisse. Je ne crois pas qu'elle me lâchera. Je ne pourrai pas m'enfuir. Elle n'ira pas se jeter sous un train.

Parler, même à mes voisins c'est difficile. Je n'ai pas l'habitude des gens.

J'ai perdu l'habitude. Je l'avais petite mais j'étais quelqu'un d'autre.

Je ne sais pas qui j'aurais été, sans lui. Ça me fait mal d'y penser.

J'aimerais avoir toujours ma place parmi vous.

Aujourd'hui, je n'ai pas d'amis. Ils ne savent pas comment s'y prendre avec moi. Je suis très connue, je les intimide. Je suis un cas. J'intéresse les spé-

cialistes.

Vous trouvez que je m'exprime bien, mais vous vous trompez. Ou bien, c'est vous qui comprenez mal. Je vous ai parlé de la solitude mais est-ce que vous avez saisi ce que c'était ?

J'étais seule avec le froid, seule avec la faim. J'étais seule avec la douleur. Quand j'étais malade, quand j'avais une rage de dents, je ne me plaignais pas, pour ne pas l'inquiéter. Il aurait paniqué et se serait débarrassé de moi. Il pétait les plombs, souvent.

J'étais seule avec la violence, seule avec l'angoisse. J'étais seule avec le temps.

Mon corps changeait en silence. Ma famille, très loin, changeait en silence. On ne se reconnaîtait plus. J'évitais les pensées qui faisaient mal, les souvenirs, les images. Je pensais à comment faire avec lui, comment me débrouiller pour qu'il monte le chauffage, pour qu'il me donne à manger.

Je croyais que ma famille était très loin, mais elle était tout près. Il voyait ma maison de sa fenêtre.

Qu'est ce que vous pouvez comprendre de mes paroles ? Il voyait ma maison de sa fenêtre.

J'habitais dans un univers parallèle, je vous parle d'un univers parallèle.

Même si je répétais les mots mille fois, vous ne pourriez pas en saisir le sens.

Heureusement pour vous, peut-être.

Beaucoup de gens ne parlent pas car ils savent qu'on ne pourra pas les comprendre. Ça s'est passé comme ça au retour des camps, les déportés ont essayé, puis ils se sont tus.

J'étais seule pour tout, entièrement seule, alors que j'étais petite. Même les gamins des rues vivent en bandes et se soutiennent. Moi, je n'avais personne.

Je devais penser, penser, penser. Réfléchir à tout, ne pas l'énerver. Lui obéir, attendre mon heure.

Il ne pouvait pas prendre mes pensées. J'ai vu que j'existais encore.

Les heures étaient très longues. J'avais peur qu'il ne revienne pas. J'avais peur qu'il revienne. Quand j'entendais le bruit de la porte qui s'ouvrait, j'étais soulagée. Après, j'aurais voulu qu'il reparte.

Aujourd'hui, je suis seule encore. J'ai retrouvé ma famille et c'est bien, mais...

J'essaie de les protéger de ce que j'ai vécu.

Je vois quand même des psys. Ils n'ont pas toujours la patience. Ils veulent aller trop vite.

Je n'avais pas d'espace, pas de lumière. Parfois, pour me menacer, il réduisait l'air. Je commençais à étouffer. Le sang ne circulait pas dans mes jambes.

La douleur m'écrasait, j'avais de la fièvre. Personne ne venait. La mort se tenait devant moi et me regardait.

Plus rien n'est pareil après. On sait qu'on est fragile, beaucoup trop fragile, et qu'on peut se briser en mille morceaux n'importe quand.

Dans ma maison, dans ma chambre, j'ai retrouvé tous mes objets d'enfant, ma voiture, ma poupée, mon ourse avec ses bébés.

Ça m'a effondrée.

Je ne m'y attendais pas. Tout le passé est remonté, tout ce que j'avais essayé d'oublier.

Les jeux, les chansons, quelque chose de très doux, d'innocent, qui laisse sans forces.

J'étais bouleversée de voir que ça existait encore.

Ce n'était pas détruit, personne ne pourrait le détruire.

Mais je ne peux plus être cette petite fille qui jouait. Je suis séparée d'elle.

Tant de temps a passé.

Ma mère a changé, mon père a changé, ma sœur a changé, mes neveux ont

grandi.

Mon école n'est plus mon école.

Le pays a changé. La monnaie a changé. On a même changé de siècle.

Une chose quand même, que je n'ai jamais perdue, c'est l'espoir.

Tous les jours, tous les jours, j'espérais que je m'en sortirais, que j'arriverais à m'enfuir, même s'il me disait qu'il me tuerait, qu'il tuerait ma famille, j'arriverais à le faire. Je n'étais pas née pour être enfermée.

Maintenant, j'ai 18 ans. Je veux apprendre.

Dans le bunker, les livres que je lisais parlaient d'un monde vivant.

On dit que je suis un cas unique dans l'histoire du crime. Peut-être que vous n'êtes pas seulement un voyeur, peut-être que vous voulez comprendre ce qu'est un être humain, à quoi il résiste.

Moi, je n'ai résisté à rien et c'est comme ça que j'ai gagné.

Il n'est pas tombé sur la bonne personne, celle qu'il pouvait détruire. J'étais toujours là, il était obligé de me voir. Peut-être que certains jours, il avait honte.

Peut-être qu'il a eu deux ou trois moments où il n'était pas un fou, un monstre.

Quand vous me rencontrez, vous trouvez peut-être étrange que je vous parle, comme si de rien était, que j'ai l'air normale, en bonne santé. Certains n'y croient pas, à mon histoire.

C'est plus étrange encore pour moi, soyez en sûrs.

On vit des choses horribles, mais le monde continue de tourner, ça ne fait même pas scandale. Rien ne s'arrête.

On franchit les tabous mais on est toujours là. Le ciel ne nous tombe pas sur la tête, on n'est pas précipité aussitôt dans l'enfer éternel. On ne devrait plus être humain, mais on l'est encore, alors qu'est-ce qui compte ?

Vous pourriez me répondre à votre tour, qu'est-ce qui compte ?

Je déteste votre pitié. Vous devriez plutôt avoir peur de moi. Je suis passée dans le camp des assassins. Je savais que le tuerais.

Lui et moi, on se ressemblait. Il était le seul à exister pour moi, mon roi d'une certaine façon, et je voulais le briser.

On se ressemblait, c'est ça que vous ne voulez pas voir. Vous me ressemblez aussi. Vous lui ressemblez.

Je voudrais qu'on m'oublie maintenant, qu'on me laisse tranquille.

Moi, je ne pourrai pas m'oublier.

Je vous écrirai encore, peut-être. Il me faudra tisser des mots, un à un, pas pour me vider, non, pour avancer avec ce qui reste.